

Le grand-duc Constantin a enfin terminé sa mission diplomatique et religieuse, et il est reparti, non pour Athènes, selon sa première intention, mais pour une promenade plus innocente dans l'Archipel.—Le roi Othon ne s'est pas soucié de recevoir cet hôte qui a suffisamment gêné les Turcs. Sans tenir nullement à connaître les secrets politiques de sa visite, si secrets il y a, nous ne pouvons omettre une observation sur l'allure de propagandiste prise par le jeune prince. Il a visité toutes les principales églises des Grecs, et il a même été salué par les *Five le Roi* d'une foule imprudente, réunie près du sanctuaire où les *Papas* (papes) montrent pour de l'argent les poissons à demi-frais qui sautèrent de la poêle dans la fontaine sacrée *Balighu*, au même instant que l'autre Constantin voyait les Turcs pénétrer dans Constantinople. Tel est le miracle qui a dû signaler aux Grecs la perte de leur empire, restreint aux murs de la capitale. Comme, suivant une autre tradition également authentique, ces poissons doivent pronostiquer le retour de la domination aux mêmes mains, le gouvernement turc a presque craint que l'heure fatale n'ait déjà sonné, tant était extraordinaire l'enthousiasme des *orthodoxes* accueillant ce jour-là Constantin le voyageur.

Le prince s'est présenté chez le patriarche grec ; mais celui-ci, qui tient à conserver sa dignité, acquise assez chèrement et depuis peu de mois, a eu le bon esprit d'être absent. Le patriarche des Arméniens non-unis a moins de finesse ; il s'est laissé visiter au milieu de tous ses *Tchekhans* ou notables, et il a donné au grand-duc l'Évangile à baiser. Il voulait sans doute constater de la sorte son union à l'Église russe qui vient d'absorber le siège suprême des Arméniens, occupé par ce Nersès, mort, selon les uns, et vivant encore, au dire des autres. Le prince, enchanté de cette réception, accourut pour visiter l'église des Arméniens-unis, pensant trouver le même empressement dans leur chef ; mais celui-ci, ancien élève de la propagande romaine, se contenta de lui envoyer pour cicérone son grand-vicaire. Le Grand-Duc, assez étranger en théologie, demanda si les Arméniens-unis ressemblaient aux Grecs-unis de l'empire de son père, et comme on lui répondit qu'aux différences du rit se joignait encore celle d'une soumission fidèle au siège romain, il comprit l'allusion et sortit.

Au banquet donné par le Sultan, le prince porta un toast à sa santé ; mais ce vœu paraissait peu sincère sur des lèvres russes, l'ambassadeur d'Angleterre, qui a du bon lorsqu'il n'est pas sous le cauchemar de la propagande catholique, se leva et porta comme doyen-d'âge, au nom des autres ambassadeurs présents, un second toast à la consolidation de l'empire, si nécessaire à l'équilibre européen. On connaissait déjà la prochaine arrivée du duc de Montpensier, et le Sultan s'appliqua d'une façon particulière à témoigner à l'ambassadeur français sa satisfaction de cette nouvelle. A ce sujet le Grand-Duc fit cette réflexion sensée : "Le prince français a sur moi l'avantage d'avoir été blessé au combat." Il est certain que le voyage du duc de Montpensier, eût-il été combiné, ne pouvait avoir plus d'à-propos. Les Turcs sont disposés à se venger par un surcroît d'honneurs volontaires de ceux qui ont été la concession nécessaires de l'étiquette. Si le jeune prince comprend son rôle, il peut rendre à la cause du catholicisme et de la civilisation des services utiles, en donnant au gouvernement ottoman de sages conseils qui seraient écoutés. Ce n'est pas un des spectacles les moins curieux de notre époque que celui de voyages où la politique s'ouvre une nouvelle lice de défis et des luttes.

## LES BIENFAITS DE LA PROVIDENCE.

OU LES EFFETS DE LA BONNE ÉDUCATION.

Suite.

L'enfant parlait avec une candeur et une naïveté admirables. Germain, loin d'être indisposé de ce qu'il disait, lui faisait encore des questions pour s'instruire davantage. Il commençait à réfléchir sérieusement, et à sonder la véritable plaie qui, jusques-là, avait éloigné la paix et le bonheur de son ménage. S'il faut servir Dieu et observer ses commandemens pour être heureux, se disait-il à lui-même, dois-je m'étonner d'éprouver tant de troubles et de tracasseries ? Je ne l'adore point, je ne le prie point, je ne pense pas à lui ; je ne me fais point de difficulté de jurer et de blasphémer ; le dimanche est pour moi comme un autre jour, je n'y remplis aucun devoir de religion, et je n'en profite que pour boire et dépenser mon argent. Ne serait-ce donc pas là la cause de toutes les peines que j'éprouve.

Ces réflexions de Germain prouvaient déjà qu'il commençait à être éclairé, et que son cœur s'ouvrait aux impressions de la grâce. Aussi, chaque soir, quand ses deux garçons récitait leurs prières, il éprouvait souvent une sorte de mal-aise et de mécontentement contre lui-même, et en même temps un désir qui devenait de plus en plus vif de faire comme eux. Il suivait avec attention les paroles que prononçait Denis ; il s'y unissait même de cœur, et il était rare qu'il se mit au lit sans faire le signe de la croix.

C'était un grand pas vers le bien. Quand on a longtemps vécu dans l'ignorance et l'éloignement de toute pratique religieuse, le premier acte de piété coûte beaucoup, et il est en même temps un indice presque certain que les dispositions intérieures s'améliorent d'une manière sensible, et préparent un changement plus consolant encore.

Honorine ne faisait pas des progrès aussi rapides que son mari : il y avait plus de fiel dans son âme, et cette malheureuse vanité, qui avait empoisonné les premières années de sa vie, était encore sa passion dominante. Elle n'était pas suffisamment touchée des beaux exemples que lui donnaient ses enfans ; mais elle ne pouvait toutefois s'empêcher de reconnaître que leur bonne conduite rendait déjà l'intérieur de la famille beaucoup moins triste, et éloignait les dissensions pénibles qui avait affligé le ménage pendant de longues années.

C'était ainsi que la divine Providence se servait de petits enfans pour ramener dans la véritable voie, et pour rappeler à son service des créatures qui avaient vécu si longtemps dans l'oubli de tous leurs devoirs. C'était ainsi que l'éducation chrétienne donnée par des hommes dévoués à Dieu et à leurs semblables, produisait un double bien : celui de diriger vers la vertu et d'y affermir de jeunes cœurs, qui jusques-là avaient été exposés aux plus perfides influences ; et celui de faire jaillir ce bienfait sur les auteurs même de leurs jours, et de ramener dans le chemin de la religion et de l'honneur, des êtres qui paraissaient l'avoir abandonné à jamais.

Une circonstance particulière vint encore fournir à Germain l'occasion de développer ses bonnes dispositions, et d'assurer le triomphe des sentimens nouveaux qui s'insinuaient dans son âme. Denis, qui se distinguait toujours à l'école, par son assiduité et son application, recevait souvent des récompenses ; et ces récompenses étaient de bons livres qu'on pouvait aussi appeler des envoyés de la Providence.

Germain s'amusaît à les lire ; il les goûtait, et il lui en restait toujours quelque chose. Denis venait de remporter un prix plus grand et plus beau que de coutume. Plein de joie, il vint l'apporter à son père, qui l'embrassa avec tendresse, en le félicitant sur ses succès.

Le lendemain était un dimanche : pendant que les deux petits garçons étaient allés aux vêpres, Germain prit en main le bel ouvrage ; et, en l'ouvrant, il lut les lignes suivantes :

*Intérêts des parens dans l'éducation chrétienne de leurs enfans.*

"Fruits précieux d'une union aussi ancienne que le monde, et que le sang de Jésus-Christ a sanctifié par un sacrement, source inarrissable de grâce, les enfans qu'on élève chrétiennement, et qui correspondent aux soins multipliés qu'ils reçoivent, sont comme autant de liens qui fortifient l'attachement conjugal de leurs parens. Ils font couler doucement dans leurs cœurs la paix et la joie ; ils prolongent leurs jours, en les rendant heureux, et ils les font vivre même au-delà du trépas.

"Et quel genre de biens, les parens n'ont-ils pas lieu d'attendre des enfans, dans lesquels ils voient avec délices germer et croître sous leur main, toutes les vertus ! Quelles consolations ne doivent-ils pas en espérer dans leurs peines ! Quel soulagement dans leurs infirmités ! Quels secours dans leurs misères ! Quel appui dans leur vieillesse ! Quels soins dans leurs maladies ! Quelles prières ferventes, et quels affectueux souvenirs après leur mort ! Des enfans pieux et reconnaissans croiront-ils jamais s'être pleinement acquittés de leurs dettes envers les auteurs de leurs jours ?

"O le beau spectacle que donne au monde une famille où règnent la crainte de Dieu, la piété, la subordination, la concorde, et où l'affection des parens et des enfans se confond, pour le bonheur de tout, dans une même unité !

"Qu'il est triste, au contraire, et qu'il est affreux le contraste que présente une famille dont les chefs, sans piété, sans zèle, et pleins d'indolence pour l'éducation de leurs enfans, négligent de les instruire ou de les faire instruire, laissent développer en eux tous les germes des passions mauvaises ; et, loin de faire des efforts pour les former à la vertu, applaudissent plutôt à leurs vices et les autorisent par leurs pernicious exemples.

"Ah ! si tous les genres de dépravation abordent cette horrible demeure, si les enfans s'y montrent sans crainte de Dieu, sans retenue dans leurs discours, sans frein dans leurs emportemens, sans délicatesse dans leur conduite ; si on n'y voit qu'entêtement, que mutineries, que querelles, que guerres continuelles ; si les parens né-prouvent, de la part de leurs enfans, qu'insoumissions, que mépris, qu'ingratitude, que révoltes, et même quelquefois que mauvais traitemens ; si le scandale perce au-dehors, et que l'infamie, la malediction, tous les désastres, viennent à la fois fondre sur ce repaire d'impies, de qui est-ce la faute ?

"Quelles larmes amères, quels tristes déboires se préparent pour cette vie, quel affreux désespoir et quels châtimens doivent attendre pour l'éternité, les parens qui n'élèvent pas chrétiennement leurs enfans...."

"Et voilà cependant le sort que je me réservais, se dit Germain